

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

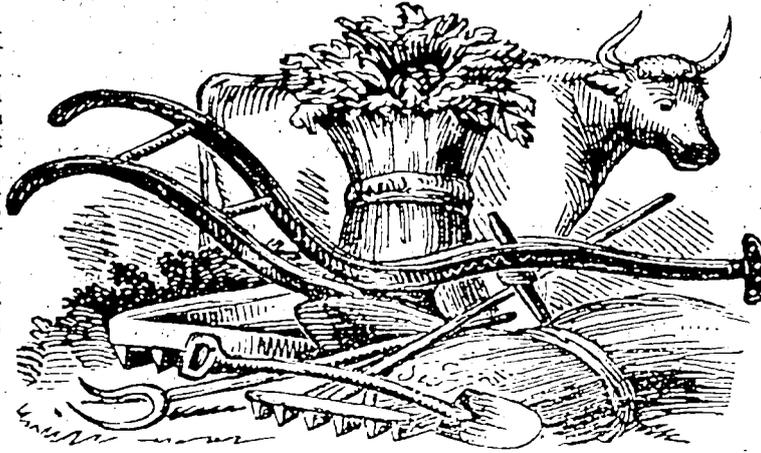
Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jendis

Editeur-Propriétaire
FIRMIN H. PROULX

A qui toutes lettres concer-
nant l'administration de la
gazette et les demandes
pour abonnement devront
être adressées franco.

L'abonnement est de \$1
par an, payable d'avance.
On ne s'abonne pas pour
moins d'une année.

L'avis de discontinua-
tion doit être donné par
écrit à ce Bureau, et les
arrangés devront alors
avoir été payés, sans quoi
l'abonnement sera censé
continuer, malgré le refus
de la gazette.



Rédacteur

J. D. SCHMOUTH

Toutes lettres, correspon-
dances, concernant la Ré-
daction, devront être di-
rectement adressées au
Rédacteur.

ANNONCES :

1ère insertion, 10 cts. la
ligne ; 2me insertion,
etc. 3 cts. par ligne.

Pour les annonces à long
terme, conditions libé-
rales.

Que ceux qui désirent s'a-
dresser aux cultivateurs
annoncent dans notre
Gazette agricole.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.

Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

CAUSERIE AGRICOLE

SOINS AUX ANIMAUX.

La saison actuelle est bien l'une des plus importantes de l'année. Dans toutes les fermes, le temps de la mise-bas est arrivé et requiert toute l'attention du cultivateur. Nous ne pouvons donc laisser passer cette saison sans dire un mot des soins et de la nourriture qu'exigent les bestiaux, surtout pendant leur premier âge.

La science de l'élevage forme une partie importante des connaissances agricoles. En été, le cultivateur dirige toutes ses forces vers la production végétale la plus élevée. Il est alors plus spécialement cultivateur, éleveur de plantes. S'il est convaincu de la nécessité des améliorations agricoles, il perfectionnera autant que possible ses procédés culturaux ; par des moyens convenables, il augmentera la production de sa terre, et rendra celle-ci plus riche et plus puissante. Toute son attention et toute son activité auront un vaste champ où elles pourront s'exercer avec avantage et profit.

Mais en hiver les travaux des champs sont arrêtés, l'agriculteur n'a plus qu'à préparer ses matériaux pour la campagne prochaine. Recueillir ses engrais, les augmenter, les disposer convenablement, trier ses semences, s'en procurer de nouvelles si celles qu'il possède n'ont pas les qualités requises ; voilà, en quelques mots, tous les soins que la récolte prochaine lui demande.

Cependant l'agriculteur n'est pas seulement producteur de plantes, il est aussi producteur d'animaux. Or le bétail forme une partie importante de l'industrie agricole : il la complète et l'aide. Nous l'avons déjà démontré ailleurs, une culture sans bétail, dans les circonstances ordinaires, est une spéculation ruineuse, et une culture sans beaucoup de bétail ne donne que de faibles profits.

Tous les cultivateurs reconnaissent que, dans la plupart des cas, les animaux sont le meilleur moyen de tirer un par-

ti avantageux des produits de la terre. En effet les fourrages sont d'une vente et surtout d'un transport difficile ; les denrées animales, au contraire, représentent une somme élevée sous un très-petit volume. La viande, le beurre, le fromage, la laine, se vendent et se transportent avec beaucoup plus de facilité qu'aucun produit de la terre.

Mais lors même que ces facilités n'existeraient pas en faveur des produits animaux, le bétail resterait encore une nécessité dans toute culture profitable. Supposons une terre, la plus fertile que l'on pourra imaginer, une culture sans animaux parviendra toujours à diminuer sa fertilité, à l'appauvrir. Chaque récolte lui enlèvera une petite portion de sa richesse, et il arrivera un moment où les produits paieront à peine les frais de culture. Cette transformation pourra être longue, plusieurs années se passeront avant qu'elle soit sensible ; mais elle finira toujours par se montrer dans toute sa nudité, traînant après elle la pauvreté et la misère. Le Canada n'en est-il pas un exemple frappant ? Par un mauvais système de culture, nos terres, jadis si riches, sont devenues d'une très-grande pauvreté, et le cultivateur canadien ne réussit quelquefois qu'à force de privations et de travail.

Il est un excellent moyen d'arrêter cet appauvrissement graduel : c'est le fumier ; c'est le bétail. Malheureusement les animaux sont trop rares dans la généralité de nos cultures, et ils sont trop défectueux. La rareté est due à l'impossibilité d'en nourrir un plus grand nombre. Le cultivateur tourne dans un cercle vicieux ; il ne peut pas garder beaucoup d'animaux parce que sa terre est pauvre, et celle-ci est pauvre parce qu'il ne garde pas assez d'animaux. On peut cependant sortir de ce cercle. Que l'on mette en pratique les conseils que nous avons donnés dans la manière de recueillir et de traiter le fumier, et le cercle se brisera bientôt.

La défectuosité du bétail canadien tient à différentes causes ; mais la principale est bien certainement le manque

do soins et la pauvreté de l'alimentation. Ce bétail est mal soigné et mal nourri; l'hiver surtout est pour lui une saison de misère; il souffre horriblement et devient d'une faiblesse telle que les plus vigoureux sujets seuls peuvent atteindre le printemps, tandis qu'un grand nombre meurent littéralement de faim.

Nos agriculteurs de progrès se plaignent des défauts de notre bétail indigène. Nous reconnaissons, comme eux l'opportunité de ces plaintes, et nous appelons de tous nos vœux le jour où l'on aura remplacé ces animaux défectueux par des sujets d'une conformation irréprochable, suivant le genre de production auquel ils sont destinés.

Les sociétés d'agriculture et de riches éleveurs sont à l'œuvre depuis plusieurs années. On travaille partout à la transformation de notre bétail, et pour cela on ne regarde pas à la dépense. On est parti de ce principe, que pour faire disparaître les défauts d'une race, il faut leur opposer les qualités des reproducteurs. Dans ce travail de perfectionnement c'est le plus fort, celui dont les caractères ont le plus de fixité, qui l'emporte. On a donc pris dans les pays étrangers des reproducteurs recommandables par leurs qualités et leur fixité, et on s'est livré avec ardeur aux croisements. Nos chevaux ont subi l'influence du sang améliorateur des Clydes, des Percherons, des Suffolks et même des étalons de race anglaise. Nos bêtes-à-cornes ont été croisées avec les Durhams, les Ayrshires, les Herefords, les Devons, les Alderneys, etc. Pour l'amélioration de nos moutons, on n'employé les Leicesters, les Southdowns, les Cotswolds, les Cheviots, etc. Dans les veines de nos pores, on a versé à grandes doses le sang des Berkshires, des Suffolks, des Essex, des York-hires, des White Chesters, etc. En un mot, toutes nos races indigènes ont eu leur part de l'influence amélioratrice des meilleurs types étrangers.

Des dépenses ont été énormes; mais il nous est bien permis de demander si les résultats obtenus ont été proportionnels aux déboursés? Il y a sans doute dans quelques localités de magnifiques sujets améliorés; nous en avons vu un grand nombre dans les diverses exhibitions auxquelles nous avons assisté. Mais nous aurions voulu voir un succès plus complet et plus général. L'influence amélioratrice des reproducteurs étrangers n'a pas été aussi complète que nous l'aurions désiré, et il nous semble que dans quelques paroisses on commence à se dégoûter de ce genre d'amélioration.

Ce serait un grand malheur pour notre avancement agricole, si le cultivateur canadien abandonnait les idées de progrès que les sociétés et les journaux d'agriculture ont réussi à lui inculquer; car nous sommes convaincu que le perfectionnement de notre bétail par le croisement est un grand moyen de succès.

D'où vient donc que les croisements n'ont pas atteint aussi généralement leur but? D'où vient le peu de succès d'un genre d'amélioration qui, ailleurs, a eu un succès complet? Il y a eu erreur quelque part, et cette erreur nous a nui considérablement. On a bien conseillé aux agriculteurs d'améliorer leurs bestiaux par des croisements judicieux, ou leur en a bien démontré tous les avantages; aussi se sont-ils mis à l'œuvre avec ardeur. Mais on s'en est tenu là, et on a eu tort. L'enseignement a été incomplet et nous a préparé des mécomptes qui jettent du discrédit sur l'utilité du croisement.

Pour compléter les instructions nécessaires à l'amélioration du bétail, il aurait fallu faire comprendre aux éleveurs canadiens qu'il ne suffit pas d'unir les animaux de race commune avec de bons reproducteurs étrangers, mais qu'il faut encore donner aux produits de ces croisements une nourri-

turo plus abondante, plus riche et plus en rapport avec leurs besoins nouveaux.

Les races améliorées sont aussi plus exigeantes sous le rapport de l'alimentation que les races communes. Les uns et les autres répondent à des besoins particuliers et sont, on pourrait dire, des produits de la culture. Dans les localités riches en plantes fourragères, les bestiaux laissés à eux-mêmes deviennent naturellement plus grands et acquièrent une meilleure conformation; leurs produits sont également plus abondants, et si l'homme aide tant soit peu ce travail de la nature, les animaux arrivent bientôt à la perfection dans leur spécialité.

Dans les contrées pauvres en fourrages, au contraire, les races, ne recevant qu'une nourriture maigre et parfois insuffisante, subissent également l'influence de ce milieu, leur taille diminue, leurs formes perdent de leur perfection, et leurs produits ne sont plus aussi abondants. Quelles que soient les qualités des animaux transportés dans ces contrées, si l'on n'améliore pas la culture et le régime, ces qualités diminueront rapidement et se mettront bientôt au niveau des races communes. C'est en vain que l'on fera de nouvelles importations pour régénérer les premiers animaux introduits, toujours l'influence du régime reprendra le dessus et travaillera à détruire celle du sang améliorateur. Voilà ce que l'on a oublié de faire connaître aux personnes désireuses d'améliorer leurs bestiaux.

Aux races améliorées, il faut une nourriture abondante, riche et variée. Ces races se recommandent par certaines qualités précieuses, dont les principales sont la précocité et l'abondance des produits. L'animal précoce se développe rapidement; en très-peu d'années il atteint sa croissance complète, et il est déjà adulte lorsque les animaux communs ont à peine atteint la moitié de leur développement. Mais on ne croit pas sans doute que cette précocité, que cette rapidité de croissance, puisse se soutenir si l'animal est nourri misérablement; ce serait un contre-sens trop palpable. Quant à l'abondance de la production, il n'existe aucun doute sur la nécessité d'une forte alimentation pour la soutenir.

C'est une pratique générale de la culture canadienne d'économiser le plus possible sur la nourriture du bétail; l'hiver surtout est une saison de misère et de souffrance, la paille fait le fond de l'alimentation distribuée aux bêtes-à-cornes et aux moutons, les pores ne reçoivent que les résidus de la cuisine avec peu ou point de grains; les chevaux seuls obtiennent une alimentation assez abondante.

Ce système suffit à nos races rustiques et par cela même peu exigeantes. Elles souffrent sans doute de la faim, mais ne dépérissent pas trop; elles sont habituées à ce traitement et le printemps arrivé, elles ont encore assez de forces lorsque la paille n'a pas été de trop mauvaise qualité.

Malheureusement on a voulu soumettre les races importées à ce même régime, les éleveurs ont cru que ces races pouvaient se contenter d'une maigre nourriture et conserver toutes leurs qualités. Erreur grossière qui a retardé et qui retardera encore longtemps l'amélioration des races indigènes. Les partisans du croisement ne devaient pas ignorer ce fait; ils auraient dû avertir les éleveurs des exigences des races perfectionnées et les éleveurs auraient dû le concevoir sans la nécessité d'un avertissement.

Aucune amélioration animale n'est possible sans le perfectionnement préalable de la culture. Si l'on veut avoir de beaux et bons animaux, il faut avant tout pouvoir leur offrir une nourriture abondante et riche, il faut cultiver plus de fourrages, afin de pouvoir offrir au bétail plus de soin et

de racines et moins de paille. Une fois ce premier point obtenu, alors on pourra pousser plus rapidement l'amélioration du bétail. Mais si, pour une cause ou pour une autre, on n'a pu obtenir cette augmentation de production fourragère, on travaillera inutilement à perfectionner ses animaux et les dépenses que l'on fera dans ce but le seront en pure perte.

Il n'est pas trop tard de travailler à cette réorganisation. Que les journaux agricoles, que les hommes de progrès prennent chaudement cette cause en main, et les déficiences de nos bestiaux feront bientôt place à de nombreuses qualités.

REVUE DE LA SEMAINE

S'il est un moyen de fléchir la colère divine et de préserver l'Europe des malheurs que lui prépare le socialisme incarné dans les Révolutionnaires, c'est bien certainement l'amour sans bornes que les catholiques portent au Saint-Père. La Révolution a décrété l'anéantissement de l'ordre de choses actuel et elle possède une force humaine suffisante pour accomplir son œuvre de dévastation. Les peuples et les gouvernements lui sont soumis ou incapables de lui résister. Les sectaires ont pénétré partout; c'est véritablement la Révolution qui gouverne les pays européens; elle a eu main des armes suffisantes pour bouleverser l'Europe. Humainement parlant aucun obstacle ne l'arrête, elle possède des forces immenses. Il semblerait qu'elle n'a plus qu'à le vouloir pour renverser dès demain, les trônes et les autels. Qui donc l'arrête?

Au-dessus des forces humaines, au-dessus des légions de sectaires, au-dessus de la puissance infernale se trouve la puissance divine. Au-dessus de l'impiété domine la Religion du Christ, et au-dessus des blasphèmes brillent la foi et la piété des catholiques.

Cette foi et cette piété sont plus vivaces que jamais. Plus l'audace des impies augmente, plus la foi s'enracine dans les cœurs, plus les prières deviennent ardentes et générales et plus les catholiques se serrent autour du Chef de l'Eglise. Si, d'un côté, nous avons à déplorer une recrudescence d'impiété, de l'autre notre cœur est réjoui par la ferveur des enfants de Dieu.

Dieu permet le triomphe momentané du mal; car il veut punir les crimes du monde; mais les prières fléchiront bientôt la justice divine, et, tôt ou tard, arrivera le règne de la miséricorde. Le temps des épreuves passera et alors malheur à la verge qui a puni le monde et flagellé l'Eglise.

Le monde catholique entretient cette douce espérance et Pie IX lui-même espère que les puissances ténébreuses viendront bientôt se briser contre quelque obstacle imprévu que Dieu a mis sur leur voie pour les anéantir.

Le Saint-Père le disait récemment à une députation de quatre cents Romains qui venaient lui offrir l'hommage de leur respect et de leur amour.

"Il n'y a pas, disait-il, de couronne sans combat. Plus la couronne de l'immortalité aura été conquise chèrement, plus elle sera grande, précieuse et belle. Courage très chers enfants! Allons tous au travail de cette vigne de l'Eglise de Dieu, plantée par lui, arrosée du sang de son Fils unique et sous sa crosse protégée par sa main. Non il ne sera jamais possible que l'impiété, qui triomphe aujourd'hui dans les rues de Rome, reste victorieuse. Ce rocher inébranlable sur lequel Dieu a voulu bâtir son Eglise sera débarrassé, lavé, mais nous avons confiance que Dieu nous donnera le triomphe. En vérité, si l'on regarde autour de soi en ce moment,

on n'aperçoit aucun secours humain. Mais, que dis-je? il en est un très-précieux: c'est le réveil presque universel des hommes qui aspirent à se replacer sur le chemin du bien. Ils éprouvent le besoin de la paix, le besoin de sortir du tourbillon révolutionnaire, le besoin d'être libres de remplir leurs devoirs sacrés. Ce besoin se répand de plus en plus, et nous espérons qu'il ramènera bientôt le jour où se fera un grand calme.

"J'aurais à vous dire d'autres choses si ma légère indisposition ne me donnait pas encore quelques embarras. Je sois en vous bénissant, vous et vos familles, avec toute la tendresse de mon cœur. Je prie Dieu de soutenir les bras que je lève vers lui pour vous bénir. Ces bras affaiblis par le grand âge ont besoin d'être soutenus comme ceux de Moïse. Puisse ma bénédiction descendre dans vos cœurs et y accroître la confiance en Dieu, se reposer sur vos fils et les garder fidèles à leurs devoirs, sur vos familles et leur porter la paix. Qu'elle soit votre confort dans les épreuves de la vie et à l'heure de la mort, afin que vous tous puissiez louer et bénir le Seigneur durant l'éternité."

Ces paroles d'espoir ont soulevé dans l'assistance un tonnerre d'applaudissement. A Rome surtout où les catholiques dévoués au Saint-Siège ont tant à souffrir des sectes révolutionnaires, l'espérance en un meilleur avenir est doublement nécessaire pour soutenir la foi des fidèles et Pie IX, en bon père, donne à ses enfants l'aliment dont ils ont le plus besoin en ce moment.

Les prévisions du Saint-Père s'accordent d'ailleurs avec les symptômes lumineux qui, comme le dit si bien l'*Echo de Rome*, "scintillent par-ci par-là dans la nuit opaque qui nous entoure."

La Providence réserve un grand triomphe à l'Eglise de Jésus-Christ. Quand ce triomphe arrivera-t-il? quelle nation en sera l'agent? Nul ne le sait, mais soyons persuadé que le tout aura lieu dans le temps et en la manière marquée par les décrets éternels.

Naturellement, dans cette grave question, les yeux se portent sur la France qui de tout temps a été le bras droit, la fille aînée de l'Eglise et son plus ferme soutien. La France, comme un écrivain catholique le disait dernièrement, est la nation d'élection dans la loi nouvelle, comme le peuple juif l'était dans la loi ancienne. Dieu a choisi le peuple de Clovis et de Charlemagne pour soutenir l'épouse du Christ et châtier ses persécuteurs. Mais la France actuelle a corrompu ses voies, renié son glorieux passé; l'épée de Charlemagne s'est profanée au service de l'impiété et n'est plus digne de servir la noble cause de la Religion. En punition de ses crimes, Dieu a livré la France aux horreurs de la guerre étrangère et de la guerre civile. Le prussien l'a inondée de sang et le communal l'a livrée aux flammes. Le châtiment n'a pas été suffisant, le peuple français a persévéré dans son iniquité; mais Dieu frappera jusqu'à ce que l'expiation soit complète.

Alors la justice divine, satisfaite par les larmes et les prières de ce peuple qu'elle veut ramener dans le droit chemin, rendra à la France sa place d'honneur au pied du trône de Pierre; et la nation française reprendra son noble titre de fille aînée de l'Eglise.

Nous ne sommes peut-être pas éloignés de cette dernière phase. Le fils de la France, le noble Comte de Chambord, est sur la frontière, se montrant à son peuple dans toute sa grandeur et sa magnanimité. Il appelle le cœur de ses sujets, leur montre l'abîme où les derniers gouvernements ont jeté la patrie, et leur offre comme moyen de salut le bel éten-

dard des rois légitimes et le retour aux anciennes traditions.

Cet appel sera-t-il entendu ? le peuple français reviendra-t-il de ses erreurs, reconnaîtra-t-il la voracité des loups qui sous un nom ou sous un autre déchire la France depuis 1789 ? acceptera-t-il enfin l'homme providentiel qui doit vaincre la Révolution et triompher des ennemis de la France ?

Celle-ci est en ce moment ballottée entre deux influences contraires. D'un côté, se trouve le libéralisme, la Révolution représentée par son gouvernement actuel ; de l'autre la légitimité, la vraie liberté, le vieil honneur français incarnés dans la personne de Henri de Chambord. Qui des deux l'emportera ? Le premier a pour lui, la force ; le second n'a que son droit et l'influence des principes qu'il représente. Or, les souverains ont dit *la force prime le droit* ; mais Dieu veut que le droit prime la force, et nous n'avons aucun doute sur le prochain triomphe du droit.

Le Comte de Chambord vient d'adresser au peuple français un nouveau manifeste qui montre une fois de plus que le salut de la France est dans la monarchie légitime. Ce manifeste répond si admirablement aux besoins de la France et de l'Église, que nous ne pouvons résister au désir de le reproduire. Le voici :

“ La persistance des efforts qui s'attachent à débattre mes paroles, mes sentiments et mes actes, m'oblige à une protestation que la loyauté commande et que l'honneur m'impose.

“ On s'étonne de m'avoir vu m'éloigner de Chambord, alors qu'il m'eût été si doux d'y prolonger mon séjour, et l'on attribue ma résolution à une secrète pensée d'abdication.

“ Je n'ai pas à justifier la voie que je me suis tracée ; je plains ceux qui ne m'ont pas compris ; mais toutes les espérances basées sur l'oubli de mes devoirs sont vaines.

“ Je n'abdiquerai jamais.

“ Je ne laisserai pas porter atteinte, après l'avoir conservé intact pendant quarante années, au principe monarchique, patrimoine de la France, dernier espoir de sa grandeur et de ses libertés.

“ Le Césarisme et l'anarchie nous menacent encore, parce que l'on cherche dans des questions de personnes le salut du pays, au lieu de le chercher dans les principes.

“ L'erreur de notre époque est de compter sur les expédients, pour échapper au péril d'une crise sociale.

“ Et cependant la France, au lendemain de nos désastres, en affirmant dans un admirable élan sa foi monarchique, a prouvé qu'elle ne voulait pas mourir.

“ Je ne devais pas, dit-on, demander à nos valeureux soldats de marcher sous un nouvel étendard.

“ Je n'arbore pas un nouveau drapeau, je maintiens celui de la France, et j'ai la fierté de croire qu'il rendrait à nos armées leur antique prestige.

“ Si le drapeau blanc a éprouvé des revers, il y a des humiliations qu'il n'a pas connues.

“ J'ai dit que j'étais la réforme ; on a feint de comprendre que j'étais la réaction.

“ Je n'ai pu assister aux épreuves de l'Église sans me souvenir des traditions de ma patrie. Ce langage a soulevé les plus aveugles passions.

“ Par mon inébranlable fidélité à ma foi et à mon drapeau, c'est l'honneur même de la France et son glorieux passé que je défends, c'est mon avenir que je prépare.

“ Chaque heure perdue à la recherche de combinaisons stériles profite à tous ceux qui triomphent de nos abaisse-

ments.

“ En dehors du principe national de l'hérédité monarchique, sans lequel je ne suis rien, avec lequel je suis tout, où seront nos alliances ? Qui donnera une forte organisation à notre armée ? Qui rendra à notre diplomatie son autorité, à la France son crédit et son rang ?

“ Qui assurera aux classes laborieuses le bienfait de la paix, à l'ouvrier la dignité de sa vie, les fruits de son travail, la sécurité de sa vieillesse ?

“ Je l'ai répété souvent, je suis prêt à tous les sacrifices compatibles avec l'honneur, à toutes les concessions qui ne seraient pas des actes de faiblesse.

“ Dieu m'en est témoin, je n'ai qu'une passion au cœur, le bonheur de la France ; je n'ai qu'une ambition, avoir ma part dans l'œuvre de la reconstitution qui ne peut être l'œuvre exclusive d'un parti, mais qui réclame le loyal concours de tous les dévouements.

“ Rien n'ébranlera mes résolutions, rien ne lassera ma patience, et personne, sous aucun prétexte, n'obtiendra de moi que je consente à devenir le roi légitime de la révolution.

“ 25 janvier 1872.

HENRI ”

Ce manifeste a rempli de joie les cœurs religieux et vraiment patriotiques. Les journaux dévoués au Saint-Siège entendent dans ce manifeste l'œuvre du prochain triomphe de l'Église et des saines doctrines qu'ils n'ont pas cessé de défendre contre les attaques de l'impunité. Il y a entre ces journaux et le Comte de Chambord une communauté d'idées qui les rapprochent nécessairement ou plutôt qui les tient constamment unis lorsqu'il est question de défendre l'Église et la société. L'Assemblée nationale de Versailles possède aussi un certain nombre de membres qui adhèrent sans réserves au manifeste. L'Union de Paris publie leur lettre d'adhésion. Il est digne de remarquer que les signataires de cette lettre sont précisément ceux dont les convictions religieuses sont les plus fermes et dont le dévouement au Saint-Siège est le plus inébranlable.

Par contre, tous les journaux révolutionnaires, impies, catholiques libéraux, gallicans, attaquent avec fureur les principes du manifeste. A leurs yeux le Comte de Chambord est un ultramontain, un réactionnaire, un tyran qui veut s'emparer de la France et détruire ses libertés. Les passions politiques les aveuglent et ils ne s'aperçoivent pas que ces prétendues libertés sont précisément celles qui ont perdu la France et l'ont fait mépriser des gouvernements étrangers. L'expérience a pourtant été assez concluante ; mais ils n'en continuent pas moins à caresser leur chimère, on dirait qu'ils ont perdu jusqu'à la faculté de réfléchir.

On signale en ce temps-ci l'existence de certaines personnes pieuses et favorisées de l'esprit prophétique. A Orta, dans le royaume de Naples, vit en ce moment une pieuse veuve du nom de Palma, à laquelle Dieu a accordé de grandes faveurs, entre autres les stigmates et l'extase. Depuis plusieurs années cette sainte personne ne prend aucune nourriture autre que le Pain Eucharistique chaque matin. Son existence seule est un miracle de tous les jours. Mais ce qui la distingue surtout des autres stigmatisées c'est le don de prophétie. Le Seigneur se plaît à lui dévoiler l'avenir et à lui faire connaître le but des événements actuels et la manière dont il en dirige le cours pour amener le triomphe de l'Église.

Les révélations prophétiques de Palma, annoncent pour l'Église un triomphe éclatant dont Pie IX verrait le commencement. D'après ces révélations, la France sera soumise à des épreuves plus grandes et plus terribles que celles

par lesquelles elle vient de passer. " Dieu, n-t-elle dit, est irrité contre ce gouvernement de protestants et spécialement contre M. Thiers qui laisse debout dans Paris la statue de Voltaire." Le Saint-Père est fréquemment informé des révélations de la stigmatisée, le directeur spirituel de cette dernière est spécialement chargé de ce soin.

La législature d'Ontario a été prorogée samedi, le 2 du courant.

Formes-modèles

M. C. E. Bello, agent d'émigration à Montréal, a reçu la lettre suivante :

Monsieur,

Nous avons besoin d'un agriculteur Belge, Alsacien, ou Lorrain, avec une famille assez nombreuse pour pouvoir l'aider dans ses travaux. Il faudrait que cet homme fût comme agriculteur pratique au-dessus de la moyenne de ses compatriotes. Nous allons le placer ici, à Verchères, à 40 arpents du village, sur une des premières terres de la paroisse, bien bâtie et clôturée, le tout en parfait état de culture, de la contenance de 180 arpents. Il ne devra pas craindre la gêne ou les embarras pécuniaires. Nous sommes décidés de l'aider convenablement, pour partir. Comme vous voyez, c'est à titre d'essai. Si l'homme répond à notre attention, notre attention est de diriger plus tard de ses compatriotes sur nos terres de l'Est. Premièrement, son établissement, ici, devra servir d'école modèle pour les cultivateurs de Verchères. Secondement, il devra nous guider dans le choix de ses compatriotes à être dirigés, par nous, sur l'Est. Plus tard, si le gouvernement nous donne le temps nécessaire pour pouvoir terminer nos entreprises de défrichement, dans l'Est, on pourrait envoyer cette homme là, en qualité de surintendant, 2 ou 3 fois l'année dans l'Est, pour visiter ses compatriotes, nous faire rapport et nous faire suggestions, etc. La grande question est de mettre la main sur l'homme propice. Si on peut réussir, on pourra dire que la société de colonisation de Verchères aura fait un bon pas de l'avant. Nous prendrons cet homme-là à la St-Michel, l'automne prochain. Je désirerais avoir une réponse affirmative ou négative d'ici au 1er Mai prochain.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Votre très-humble serviteur,

C. DANERAU, Sec.

Société Col. No. 1 de Verchères.

Météorisation

Malgré l'emploi de toutes les précautions sur lesquelles nous avons insisté, il arrive encore assez souvent que des animaux, soit de l'espèce bovine, soit de l'espèce ovine, sont météorisés à la suite d'un repas où la nourriture vorte a été prise trop abondamment ou trop rapidement.

L'accident arrive beaucoup plus fréquemment aux animaux qui pâturent qu'à ceux qui sont nourris au râtelier. Lorsqu'on aperçoit que les flanes d'un animal se gonflent à la suite d'une production exagérée de gaz qui ne trouvent pas d'issue et qui compriment les parois des organes de la digestion, il faut se hâter d'y porter remède. Les progrès du mal sont rapides et la bête succomberait bientôt, si on ne lui apportait de prompts secours. L'application immédiate des soins que nous allons indiquer empêche toujours l'accident de se terminer d'une manière fatale. La plus grande difficulté d'employer les remèdes se présente lorsque beaucoup d'animaux sont atteints à la fois, lorsque, par ex-

emple, tout un troupeau de bêtes à laine est météorisé; alors les soins individuels deviennent presque impraticables. Le moyen qu'on emploie communément lorsqu'on se trouve à la portée d'un étang ou d'une rivière, est de faire sauter les bêtes à l'eau. Cette immersion provoque une évacuation de gaz intestinaux, et plusieurs agronomes célèbres rapportent qu'elle réussit presque toujours, quoiqu'elle ne soit pas sans inconvénient pour un troupeau de bêtes à l'engrais.

Lorsqu'on n'a pas à soigner un trop grand nombre d'animaux à la fois, on parvient toujours par divers moyens à sauver successivement chaque bête. L'administration des breuvages, des pressions violentes sur la panse, des lavements, enfin la ponction, sont les moyens successivement employés. Sur le cheval, il faut avoir recours nécessairement aux breuvages et aux lavements. Tous les procédés conviennent au bœuf, au mouton.

Les breuvages faits avec des infusions de fleurs de camomille, des feuilles de séne, etc., ont l'inconvénient de demander trop de temps. Il faut avoir à l'avance des paquets tout préparés de une once de nitre (sulpêtre, nitrate ou azotate de potasse). On dissout un de ces paquets dans un verre et demi d'eau et un verre d'alcool, ou en fait prendre la solution en deux fois. On peut aussi mettre deux cuillerées d'ammoniaque dissoute dans l'eau (alkali volatil) dans une pinte d'eau et faire boire ce liquide à l'animal. Ces boissons forcent les organes intestinaux de se contracter et d'évacuer les gaz qui les distendent.

On obtient un résultat analogue, au moyen de graisse, la même qui sert au graissage des roues des voitures. On en introduit une certaine quantité dans la bouche de l'animal gonflé, à l'aide d'une cuillère ou d'une spatule. On lui passe ensuite dans la bouche, comme un mors, un lien de paille enduit également de la même graisse et qu'on noue fortement sur sa tête. De cette manière, l'animal est forcé de tenir sa bouche ouverte, et il cherche à mâcher la paille; au bout de peu de temps le goût nauséabond de la graisse provoque des renvois et le dégagement des gaz intérieur.

Colonisation à Outaouais

Nous extrayons du *Courrier d'Outaouais*, le résumé suivant d'une lecture donnée par le R. P. Gladu sur la nécessité de défricher nos terres incultes et sur les avantages que nous offrent les sociétés de colonisation. Nos lecteurs y verront les idées d'un homme savant, expérimenté et convaincu que notre salut comme peuple est dans la colonisation.—*Emparons-nous du sol si nous voulons conserver notre nationalité.*

Un auteur anglais a dit que celui qui fait croître deux brins d'herbe là où un seul était produit est un bienfaiteur de l'humanité. Partant de là, le P. Gladu pose en principe que celui qui défriche la terre est un conquérant; c'est un conquérant qui étend les limites de son pays, qui accroît sa population, qui grandit son influence, non pas en promenant la mort et la dévastation, en amoncelant des ruines chez les peuples voisins, mais en abattant les géants de la forêt, en refoulant les hutes sauvages pour agrandir le domaine de l'homme. Quelle belle mission que celle du colon!

La grande affaire de nos jours, c'est l'industrie, et certes, la triste situation que nous a révélé le dernier recensement en montrant que si, jusqu'en 1861, nous avons augmenté dans une proportion de 30 à 40 par cent, cette progression n'a plus été que de 8 par cent, pendant les dix dernières années,—est plus que suffisante pour nous engager à donner enfin à l'industrie *Pinapulsion vigoureuse* qui devra nous ramener sur le sol natal les 7 à 8,000 Canadiens-Français que possède la République voisine. Mais il ne faut pas oublier que la colonisation est une des branches les plus essentielles de l'industrie et

qu'elle renferme en elle-même les éléments les plus féconds pour lui donner son plein essor.

La Province de Québec seule contient encore, à l'heure qu'il est, près de 4 millions d'acres de terres incultes qui rapportent rien ou presque rien. Et cependant, que de richesses inconnues renferment les entrailles de ces terres, au seul point de vue de l'industrie ! N'est-il pas temps de se mettre à l'œuvre ?

Le R. P. Gladu aime son pays, et sa savante conférence respire par tous les pores le patriotisme le plus pur, non pas ce patriotisme enthousiaste qui empêche de voir les obstacles, mais le patriotisme calme et raisonné qui les prend en face et sait les vaincre. Il a une foi robuste dans la vitalité et l'avenir de la race canadienne ; il est fier de son pays, et c'est pour cela qu'il veut à tout prix faire revenir ici les milliers de compatriotes qui croissent dans les Etats-Unis dont il a fait en passant un tableau, bien sombre parfois, mais toujours vrai.

Le point capital pour arriver à ce résultat, c'est de nous emparer du sol, de créer par tout le pays, mais principalement sur nos frontières du sud de l'Ontario, des noyaux de population. Si nous nous laissons déborder par les populations étrangères, bientôt nous trouverons resserrés dans les étroites limites de nos anciennes paroisses, nous n'aurions plus d'espace dans notre Province de Québec pour le surcroît de notre population, et bon gré mal gré il nous faudrait bien alors prendre le chemin de l'exil. Il est donc essentiel que chacun se mette à l'œuvre.

Après avoir démontré au moyen des documents qu'il y a aujourd'hui dans le Bas Canada plus de 60 Sociétés de Colonisation qui produisent des souscriptions au montant de \$12,260 pour une seule année, le R. P. Gladu aborda la question de fonder dans le district d'Ottawa une association semblable à celle-là. Il expliqua en même temps la loi qui régit ces sociétés. On sait qu'aux termes de cette loi, une, deux ou trois associations peuvent être formées dans chaque division électorale ; que la première reçoit du gouvernement un octroi de \$600, la seconde et la troisième \$150 chacune ; mais il faut que la souscription égale au moins le montant de la gratification ministérielle. On sait de plus que les membres d'une société de Colonisation peuvent obtenir du gouvernement la réserve de terrains pour établir leurs colons. Ce sont là des avantages précieux, et nous ne voyons pas pourquoi nous n'en profiterions pas.

Nous avons ici, en face de nous et pas bien loin, des terres superbes qui n'attendent que la cognée du colon. Dans la partie supérieure de la Gatineau, notamment en haut de la rivière du Désert, le sol est particulièrement fertile. Le voisinage des chantiers promet des avantages tout particuliers en ce qu'il offre aux futurs colons, outre un débouché on ne peut plus favorable à leurs produits, la facilité de gagner de l'argent pendant la morte saison de l'hiver. Et puis vous avez dans l'intérieur de nos terres des mines précieuses ; celles de Hull dont on commence à parler ne sont que le prélude de découvertes plus importantes, et l'on va même jusqu'à insinuer, d'après des indices certains, qu'il y a des mines d'or. Et puis encore les entreprises de chemins de fer qui sont à la veille de passer dans le domaine des faits accomplis donnent à la colonisation les plus brillants aspects dans cette partie du pays.

Ce sont là autant de points que le P. Gladu a traités, les uns après les autres, avec un véritable succès.

Nous l'avons dit, tous les matériaux sont prêts pour implanter ici sur une base efficace l'œuvre de la colonisation ; il ne s'agit plus que de se mettre à l'œuvre. C'est aux Canadiens-Français d'Ottawa, sinon de prendre l'initiative, au moins de l'être énergiquement leur part dans cette patriotique entreprise. Nous avons la ferme conviction que l'appel du R. P. Gladu sera entendu et que dès aujourd'hui le mouvement va entrer dans une voie sérieuse.

Les Sociétés de Colonisation fonctionnent partout à merveille. Nous pourrions citer notamment les associations de Montréal fondées sur le principe de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance et qui ont établi toute une colonie pour nos anciens Zouaves Pontificaux. Il ne tient qu'à nous d'en

faire autant, et nous le ferons.

Il n'est que juste de constater, en terminant, que dans toutes les entreprises qui touchent de près au bien-être matériel et moral du Canada, l'initiative a toujours été prise par le clergé. C'est d'ailleurs l'histoire entière de notre pays. Ici encore, c'est un Religieux que l'on voit à la tête du mouvement sérieux qui se prépare : nous avons là une garantie que la croisade du R. P. Gladu sera fructueuse.

Sur l'élevage des jeunes canards

Aussitôt après l'éclosion, surtout si la température est froide et humide, le jeune canard reste dans un engourdissement qui l'empêche de prendre de la nourriture, il devient difficile de le réchauffer artificiellement, et il ne tarde pas à périr d'immobilité et de froid. Il est donc important d'avoir un moyen de stimuler le jeu de toutes les fonctions, et de faire repaître la vie qui semblait endormie. Celui que nous employons depuis trois ans nous a mis complètement à l'abri de ces mortalités qui frappaient dès leurs premiers jours des couvées entières.

Nous pouvons affirmer que l'existence de tout jeune canard venu normalement est assurée par son emploi. Ce moyen consiste à faire avaler à chaque jeune individu un grain de poivre rond aussitôt après sa naissance. Quelques minutes après ce traitement, il s'agite, paraît gai, et s'empresse de boire et de manger, autant que lui permet la capacité de son estomac. On comprend que l'irritation produite sur l'estomac par la digestion du poivre détermine une chaleur interne qui est ensuite soutenue par la nourriture qu'il ne cesse de prendre.

De la ponte des poules

Epoque de la ponte — Les poules commencent à pondre vers l'âge de six mois si elles sont précoces, c'est-à-dire si elles sont nées en mars, avril ou mai ; si elles sont nées plus tard, elles ne pondent qu'au printemps suivant, mais ordinairement leur ponte devance celles des vieilles poules, leurs œufs sont plus petits et le premier œuf est souvent taché de sang. Les poules du printemps, dont la ponte a commencé en automne, pondent plus abondamment la seconde année que la première, cette seconde année est leur année la plus féconde, et leurs œufs atteignent leur plus grand volume ; la troisième année est encore bonne ; à la quatrième, la ponte est moins abondante et elle diminue de plus en plus chaque année.

Nombre des œufs pondus chaque année par une poule. — Selon M. Barral, une poule bonne pondreuse ne pond pas dans toute sa vie plus de 600 œufs, savoir : 80 la première année ; 120 la seconde, 120 la troisième ; 80 la quatrième et de moins les années suivantes. Il en résulte qu'à cinq ans révolus une poule doit avoir le cou coupé ; on dira que la conclusion est cruelle, n'est-ce pas à cela qu'aboutit toute conclusion lorsqu'on étudie les conditions économiques de l'entretien des animaux de rente ?

Pour obtenir d'une poule la quantité d'œufs que je viens d'indiquer, il ne faut pas qu'elle couve et élève, car dans ce cas la ponte sera réduite au moins d'un tiers ; si la poule couve deux fois, la ponte sera réduite de deux tiers.

Variations de la ponte de chaque jour. — La ponte n'est pas régulière, elle varie sans qu'on puisse apprécier la cause de cette variation. Certaines poules ne pondent qu'un œuf en trois jours, quelques-unes en pondent un tous les jours ou pondent même deux œufs par jour.

Signes qui annoncent la ponte. — Lorsque les poules se disposent à pondre, leur crête rougit beaucoup, elles ont l'œil plus vif et mangent avec plus de voracité.

Moyen d'obtenir des pontes précoces. — Dans une basse-cour, la ponte commence dès la fin de février, quand l'exposition est bonne et qu'on a soin de donner aux poules des grains stimulants, comme de la viande, les déchets de froment, le maïs, le blé noir, des insectes, des vers. Si on veut avoir des poules très-précoces, il faut établir dans une étable peuplée de bestiaux un petit poulailler dans lequel on fait coucher les poules qu'on destine à cette ponte. On obtient des œufs à une époque

où les poules du poulailler ne pondent pas encore. Ce moyen est très-simple. Une bouche de chaleur pratiquée dans une cheminée et communiquant avec le poulailler produit le même effet ; mais il est très-rarement possible de recourir à ce moyen.

Ponte ordinaire. — En mars et avril, les poules commencent ordinairement à pondre ; mai, juin et juillet sont les mois de la plus grande fécondité ; dès août la ponte diminue : on n'a alors que les œufs des poules très-tardives ou de celles qu'on a empêché de couver au printemps.

En septembre et octobre, la ponte reprend une certaine activité ; la seconde ponte pour les poules qui ont élevé et la troisième pour celles qu'on a détournées de la couvée.

En novembre et décembre, la ponte cesse presque entièrement, c'est le temps de la mue.

Au mois de décembre, la ponte est tout à fait nulle, à moins qu'on ait mis à part quelques poulettes précoces, qu'on les ait logées comme je viens de le dire, et qu'on les ait nourries avec du sarrasin, des vers, du maïs, du blé noir, de l'avoine et des patates écrasées, données chaudes. C'est alors le meilleur moyen de se procurer des œufs frais dans cette saison, où ils ont une grande valeur. Il faut aussi tenir les poules dans un lieu exposé au soleil et surtout tâcher de les faire séjourner sur du fumier.

Moyen de prolonger la ponte. — Si on n'était pas aux poules les œufs qu'elles pondent, elles voudraient couver dès que leur ponte est terminée ; mais, comme on les prive de leurs œufs, la ponte continue au delà de l'époque où elles s'arrêteraient naturellement, et les poules, bien nourries et libres, peuvent, selon leur fécondité et leur âge, pondre, à leur première ponte, de 20 à 40 œufs. Si elles sont trop grasses, leur ponte diminue et parfois elles pondent des œufs sans coquille, qu'il est impossible de transporter ou de faire couver. Si elles sont trop maigres, leur ponte diminue aussi ; elles doivent donc être maintenues en bon état de chair, sans trop de graisse.

Des fièvres scarlatines

Description. — La scarlatine est une fièvre éruptive qui s'attaque à tous les âges. Ce n'est presque jamais une affection légère, et on ne saurait éviter avec trop de soin les complications qui viennent de temps en temps menacer la vie de ceux qui en sont atteints. Ses causes sont les mêmes que celles de la rougeole ; on la dit cependant moins fortement contagieuse. En général, elle débute par des maux de gorge, des douleurs de tête, des envies de vomir, la teinte animée de la peau et un peu de fièvre. Dès le second jour apparaît l'éruption. La peau se couvre d'une rougeur générale ; la face se gonfle, ainsi que les pieds et les mains ; tout le corps est rougeux, brûlant, desséché. Le mal de gorge va en augmentant ; la langue devient sèche et rouge. Ce n'est que vers le cinquième jour que la peau commence à pâlir ; le mal de gorge diminue progressivement, et la peau se dépouille par plaques. Les complications les plus à redouter sont l'hydropisie et la pneumonie.

Traitement. — Il n'est pas prudent d'entreprendre le traitement de la scarlatine sans le secours d'un médecin. Quand la maladie est bénigne, des boissons rafraîchissantes, telles que le sirop de grosuilles, la décoction d'orge et de chiendent, l'infusion de fleurs de mauve ou de bouillon blanc, suffisent avec la diète pour assurer la guérison ; mais si elle est maligne, presque toutes les ressources de l'art sont déjournées, et ce n'est qu'avec une extrême prudence et par la main d'un médecin que leur emploi peut être fait convenablement.

La picotte

Description. — La petite vérole est un fièvre éruptive, caractérisée par l'apparition de pustules blanches, rondes, nacrées comme des perles, et accompagnées d'un gonflement de la peau qui rend cette affection très-dangereuse pour les enfants. Cette maladie est contagieuse au plus haut degré, et il n'est pas rare de voir tous les enfants d'une même famille y passer successivement. Il n'y a contre elle de préservatif certain que

la vaccine. Rarement le même individu en est atteint deux fois dans sa vie. Les malheureuses victimes de la variole offrent un aspect repoussant. La teinte rouge violacée de leur peau, le gonflement extraordinaire qui la soulève, les milliers de gros boutons blancs que elle est semée, peuvent seuls faire comprendre à ceux qui voient ce spectacle combien sont coupables les parents qui négligent de faire vacciner leurs enfants. La durée de ces boutons dans leur grossier est ordinairement de huit à neuf jours. Au bout de ce temps, quand il ne survient pas de complication, les boutons commencent à se dessécher, se couvrent de croûtes, et finissent par disparaître en laissant après eux des cicatrices profondes comme de petits godets, qui, d'abord violacées, finissent par blanchir, mais ne disparaissent jamais.

Traitement. — Le traitement de la variole consiste simplement à favoriser la marche naturelle de la maladie. Dans ce but, on tiendra le malade chaudement au lit, sans toutefois le surcharger de couvertures comme on le fait généralement. Cette déplorable habitude ne sert qu'à favoriser les congestions pulmonaires ou cérébrales. Le lit doit être à peine plus couvert que d'habitude, les rideaux ouverts, l'air renouvelé tous les jours. On évitera de laisser croupir le malade dans une chemise ou des draps souillés de pus. Il n'y a aucun danger à changer souvent ces objets, pourvu qu'ils soient chauffés. Si le malade transpire, ou devra redoubler de précautions pour renouveler son linge. Le malade gardera une diète sévère pendant tout le temps de l'éruption. On favorisera la sortie des boutons avec de la tisane de fleurs de sureau, que l'on prépare comme le tilleul, ou avec l'infusion de bourrache ; et pour tenir le ventre libre, on lui fera prendre chaque jour une ou deux tasses de jus de prunes sèches. Pour ce qui est des cicatrices qui restent après la variole, c'est à peu près inutilement qu'on a vanté jusqu'ici plusieurs moyens pour les prévenir : aucun n'a d'efficacité réelle. Le meilleur serait de vider une à une avec une épingle les pustules du visage. C'est un soin qu'une mère seule peut prendre.

RECETTES

Composition pour boucher les crevasses survenues sur le sabot des chevaux

Jusqu'à ce jour on n'était pas parvenu à réparer les brèches et les divisions accidentelles que l'on remarque si souvent sur le sabot des chevaux. M. Defays, professeur à une école de médecine vétérinaire, a fait connaître une composition qui obtient ce résultat. C'est un mélange de deux parties de gutta-percha et d'une partie de gomme ammoniacale. La gutta-percha est ramollie dans l'eau chaude et divisée en fragments de la grosseur d'une noisette. On mélange ensuite ces fragments avec la moitié en poids de gomme ammoniacale concassée, et l'on fait fondre le tout à feu doux, dans une capsule de fer étamée, en ayant soin de remuer la masse qu'à ce qu'elle soit homogène et qu'elle ait pris la couleur et l'aspect du chocolat. Lorsqu'on veut l'utiliser, on fait fondre de nouveau la composition dans le même vase qui a servi à sa préparation, et après avoir nettoyé parfaitement la surface de la corne jusqu'à ce que celle-ci soit bien sèche et exempte de corps gras, on l'applique sur la partie, de la même manière que le vitrier applique son mastic. On facilite le travail en échauffant la lame de l'instrument dont on se sert.

Cette composition prend la consistance de la corne et permet l'implantation des clous : elle se moule facilement sur les surfaces avec lesquelles on la met en contact ; elle se colle au sabot et fait corps avec lui ; et enfin, elle est insoluble dans l'eau. Ce sont là plus de qualités qu'il n'en faut pour que les propriétaires de chevaux se décident à expérimenter de cette composition.

Cire à greffer

Faites fondre ensemble le mélange suivant : poix résine, deux parties ; — cire jaune, deux parties ; — suif, une partie. Ajoutez ensuite de la brique rouge pilée très fin, en quantité

suffisante pour donner au tout, quand il est refroidi, la consistance d'un mastic dur. On applique une forte couche de cette cire, pas trop chaude, afin de faire coïncider l'écorce du sujet avec celle de la greffe.

Destruction des limaces sur les fraisiers

Tout le monde sait combien les limaces font de ravages dans les planches de fraisiers, dont trop souvent elles attaquent tous les fruits, aussitôt qu'ils approchent de leur maturité. Pour détruire ces petits animaux, d'autant plus redoutables qu'ils échappent à la surveillance la plus attentive, le *Journal d'horticulture* anglais conseille de répandre sur les fraisiers de la chaux qui ait été éteinte à l'air et tamisée ensuite, et de répéter cette opération en la pratiquant par une soirée douce et humide. Il est même bon de jeter de cette chaux sur tout le jardin, si l'on veut être entièrement débarrassé des limaces. Les plantes les plus tendres ne souffrent pas de l'application de la chaux, ce procédé, dont l'effet est assuré, ne peut entraîner aucun inconvénient; en outre, la matière dont il s'agit est fort peu coûteuse, et il est facile de la répandre dans un court espace de temps.

Proverbes

CHERCHER MIDI À QUATORZE HEURES.

C'est chercher une chose où elle n'est pas; voir des difficultés où il n'y en a point; allonger inutilement ce qu'on peut dire ou faire d'une manière plus courte. Ce dicton nous vient de l'ancienne manière de mesurer le temps et de la division du cadran en 24 heures; la première heure commençait toujours une demi-heure après le coucher du soleil, variait progressivement et faisait changer celle qui marquait le milieu du jour, de sorte que midi pouvait se trouver tour à tour de 19 à 15, mais jamais à 14 heures. On dit encore: *Chercher midi où il n'est qu'onze heures, ou Chercher la lune en plein jour, ou mieux encore, Deux centres en un cercle*, pour indiquer que l'on fait des recherches inutiles, sans fondement et sans résultat, que l'on se donne beaucoup de mal pour rien. Les Espagnols disent, de leur côté, dans un langage plus simple: *Chercher cinq pieds en un mouton où il n'y en a que quatre*. Les recueils de conseils disent dans le même sens: *Dans un mortier de l'eau ne pile.*

Ce proverbe s'applique à ceux qui ont le malheur de ne pas savoir apprécier ou reconnaître les avantages de leur position, qui désirent toujours autre chose que le bien qu'ils possèdent, et trop souvent l'abandonnent pour courir après un mieux qu'ils ne peuvent atteindre. On connaît le quatrain que fit Voltaire à ce sujet pour servir d'inscription à un cadran solaire de village:

*Vous qui vivez dans vos demeures,
Êtes-vous bien, tenez-vous-y,
Et n'allez pas chercher midi
À quatorze heures.*

C'EST UNE AUTRE PAIRE DE MANCHES.

Manière un peu triviale de faire entendre qu'une chose est plus importante ou plus difficile qu'on ne le pense. C'était la coutume, au moyen-âge, de porter une espèce de tunique serrée par la taille, qui montait jusqu'au cou, descendait jusqu'aux pieds et avait la queue traînante. Quelques personnes y adoptaient, en outre des manches nécessaires, une autre espèce de manches à la bombarda, fendues pour laisser passer l'avant-bras, et qui flottaient à vide jusqu'à terre. Ces secondes manches, qui ne servaient à rien, étaient beaucoup plus chères que les véritables; on les distinguait par l'expression: *C'est une autre paire de manches.*

On a donné une autre explication: les manches étaient autrefois, comme les anneaux le sont encore aujourd'hui, des livrées d'amour que les fiancés se donnaient réciproquement et qu'ils promettaient de porter en témoignage de leur engagement. On se jurait de porter manches et anneaux l'un de l'autre. Ces livrées, adoptées pour être le signe de la fidélité,

devinrent en même temps le signe de l'infidélité; quand on changeait d'affection, on changeait aussi de manches.



CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL

Les Commissaires nommés pour la construction du Chemin de Fer Intercolonial, donnent avis public, qu'ils sont prêts à recevoir des SOUMISSIONS pour l'érection de GARRES, HANGARS pour le combustible, et BATIS DE MACHINES à Campbellton et New Castle.

On peut voir des plans, spécifications et des formules de soumission, le et après le 8 mars, au bureau de l'Ingénieur en Chef, à Outaouais, à Rimouski, à Dalhousie, à New Castle et à Halifax.

Et les soumissions devront être pour toutes les bâtisses ou pour un nombre moindre quelconque et seront reçues, marquées: "Soumissions pour Bâtisses," au bureau des Commissaires, Outaouais, jusqu'à MIDI, le 4 AVRIL prochain.

A. WALSH,
E. B. CANDLER,
C. J. BRYDGES,
A. W. McLELAN,
Commissaires.

Bureau des Commissaires,
Outaouais, 24 fév 1872.

TERRE A VENDRE.

Le soussigné nous prie d'annoncer qu'il vendra une magnifique terre, avec bâtisses, animaux, instruments d'agriculture, etc.

Elle est située au Détour du Lac Témiscouata, sur un site le plus pittoresque, au bord même du lac. Cette propriété peut à juste titre être appelée une *ferme-modèle*. Ceux qui auraient intention de devenir propriétaires d'une exploitation agricole qui ne la cède en rien, en fait d'amélioration, ne devraient pas retarder à s'adresser directement au soussigné pour connaître les conditions de vente.

EDMOND TÊTU,
Détour du Lac Témiscouata.

MOULINS A COUDRE DE BANNER

Prix variant de \$5 à \$10, \$25, \$40 et 60.

Chaque Cultivateur tant soit peu à l'aise devrait s'empreser d'acheter un des célèbres Moulins à Coudre de Banner, manufacturés par la Compagnie des Moulins à Coudre de Banner, à

SHERBROOKE, P. Q.,

à des conditions faciles, en payant une partie du prix comptant et la balance par paiements mensuels.

C'est le moulin à coudre le plus simple et le plus facile à mettre en opération. C'est aussi celui qui fait le moins de bruit de tous les moulins construits jusqu'à ce jour. Rien dans le mécanisme pour embarrasser les Dames.

Chaque famille devrait avoir le sien.

M. J. Belleau, marchand, a accepté l'agence à la Rivière-Ouelle pour la vente de ces moulins à coudre.

On peut aussi se procurer ces différents moulins à coudre, à Ste. Anne de la Pocatière, en s'adressant au Propriétaire de la *Gazette des Campagnes*.

S'adresser par lettre à JOHN RUTHVEN, agent voyageur-général, à la Rivière-du-Loup, comté de Témiscouata.

APPRENTIS DEMANDES

DEUX jeunes gens de 16 à 17 ans, trouveraient de l'emploi comme apprentis typographes, en s'adressant au soussigné Editeur-Propriétaire de la *Gazette des Campagnes*, à Ste. Anne de la Pocatière.—FIRMIN H. PROULX.